ERWAN BERGOT

COMMANDO VANDENBERGHE

LE PIRATE DU DELTA



Roger Vandenberghe
héros légendaire de la Guerre d'Indochine
Février 1947 - Janvier 1952

Pygmalion
Gérard Watelet

Ln 27 Vandenberghe (Roger)

COMMANDO VANDENBERGHE

LE PIRATE DU DELTA

8° Lk 10
1175

92

ERWAN BERGOT

COMMANDO VANDENBERGHE

LE PIRATE DU DELTA

Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

DI - 02-10-1985 - 26431

Sur simple demande aux
Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70 avenue de Breteuil, 75007 Paris
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

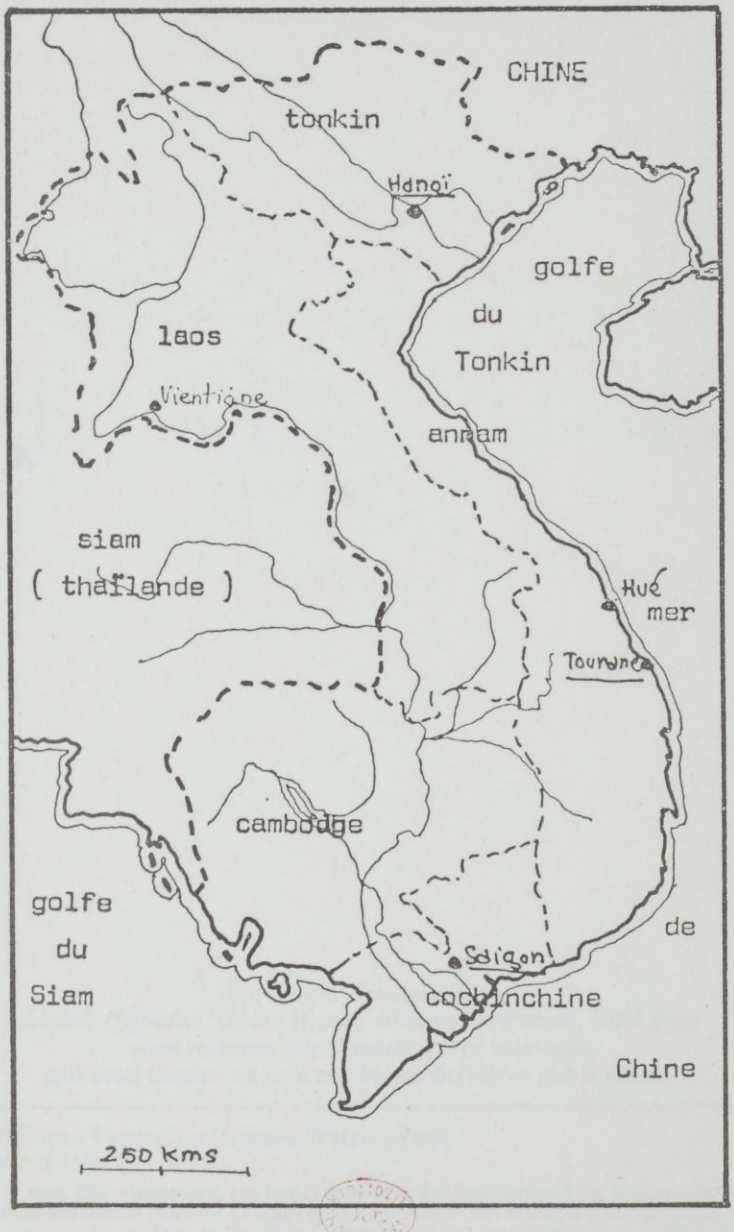
© 1985 Éditions Pygmalion/Gérard Watelet Paris
ISBN 2-85704-192-6

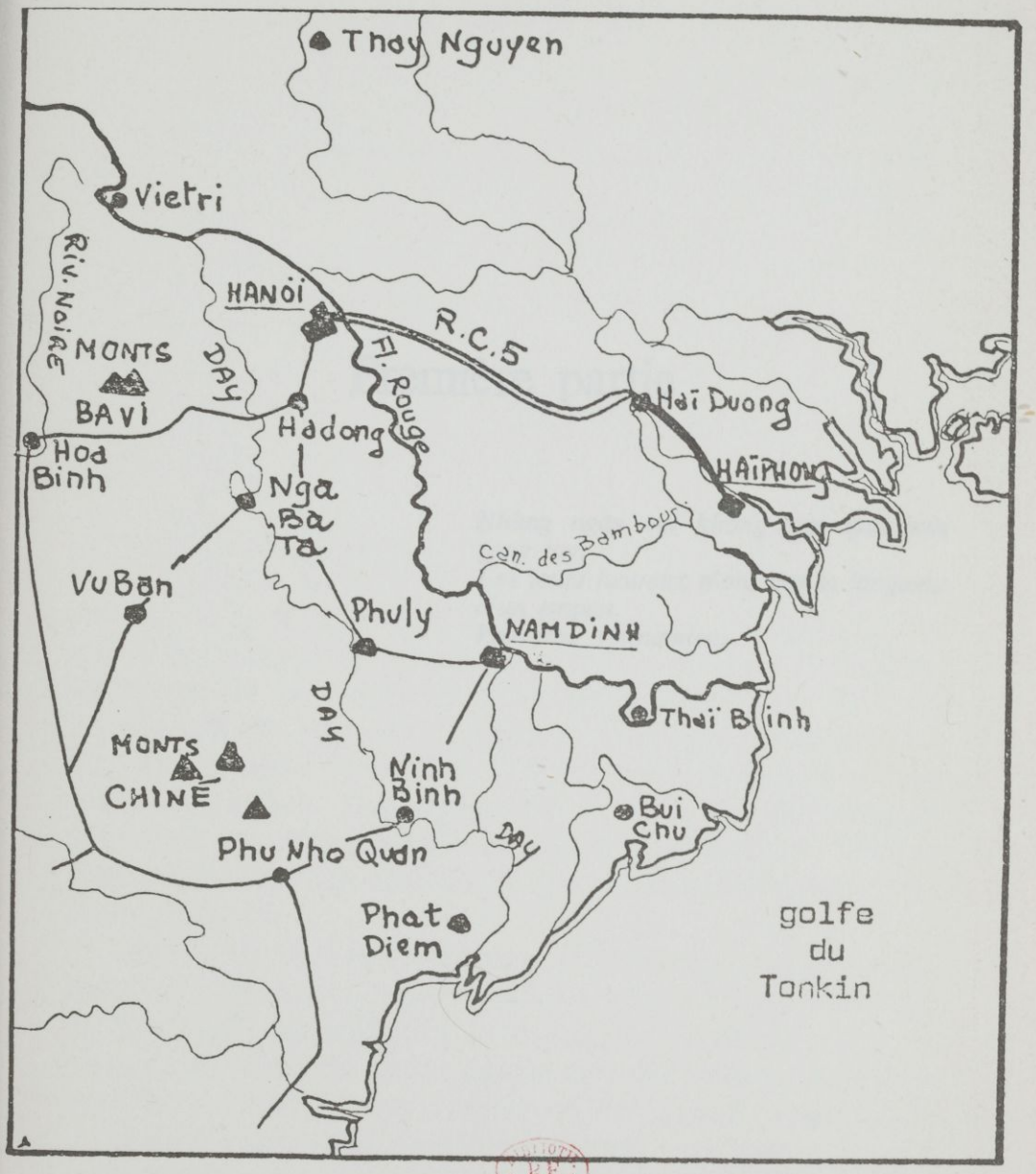
La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

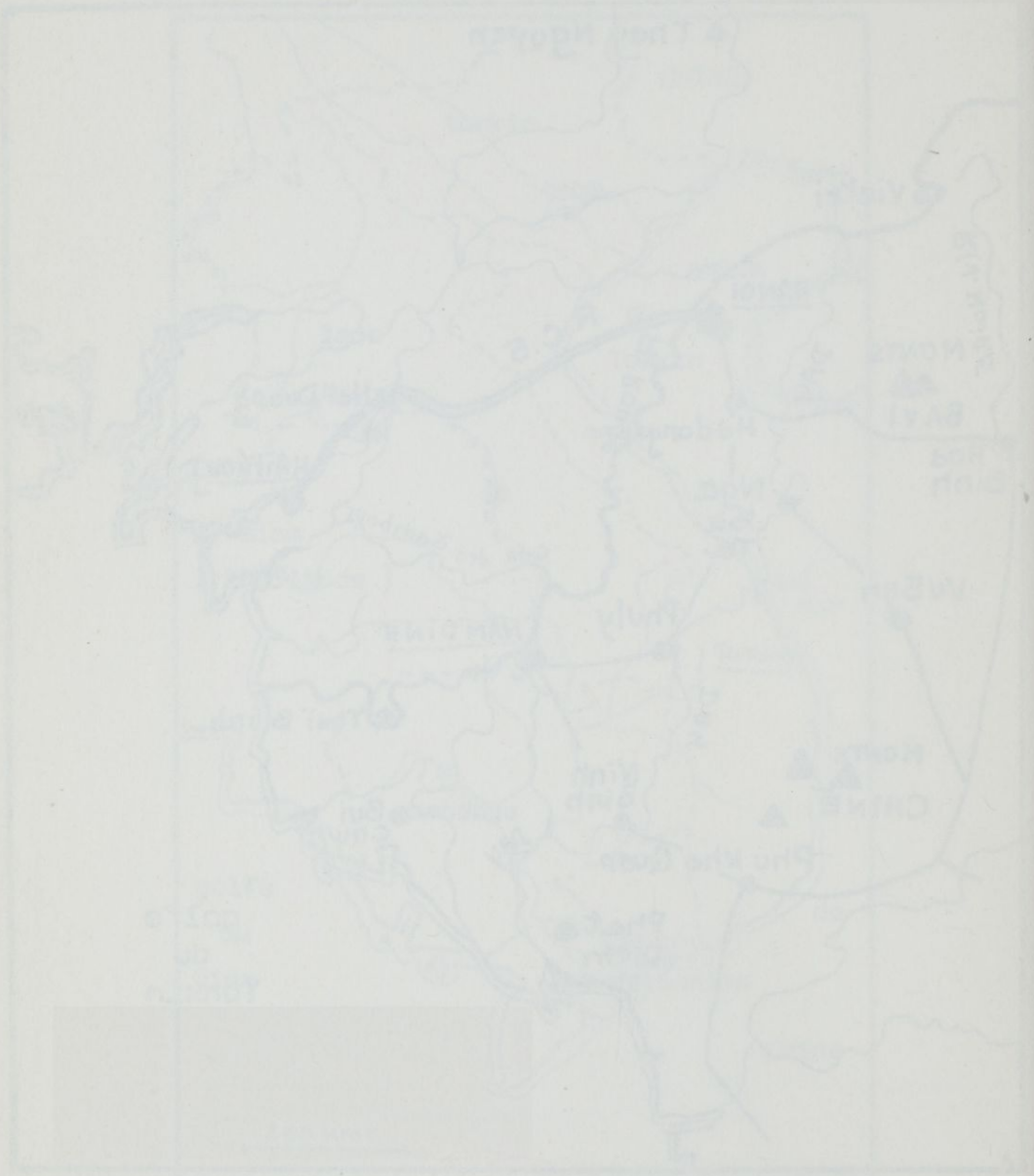
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



A Loïc...


CHINE
tonkin
Hanoï
golfe
du
Tonkin
laos
Vientiane
annam
siam
(thaïlande)
Hué
mer
Tourane
cambodge
golfe
du
Siam
de
Saigon
cochinchine
Chine
250 kms


Thay Nguyen
Vietri
Riv. Noire
HANOI
R.C.5
MONTS
DAY
BAVI
R. Rouge
Haï Duong
Hadong
Hoa Binh
HAIPHONG
Nga Ba Ta
Can. des Bambous
VuBan
Phuly
NAM DINH
Thai Binh
DAY
MONTS
CHINE
Ninh Binh
Bui Chu
Phu Nho Quan
DAY
Phat Diem
golfe du Tonkin



Première partie

Nhùng ngày vui không giài quà môt gang tay.
Les jours heureux n'ont pas la longueur d'un empan.
Proverbe vietnamien.

I

Février 1947.

— Et moi, je dis que c'est de la folie.

Alignée sur un rang face à la rivière, la deuxième compagnie du 49e attend. Bos, le petit capitaine ventru qui la commande ne peut pas manquer de relever l'insolence, et il y a longtemps que la compagnie espère l'affrontement.

Bos affecte pourtant d'ignorer la réflexion, lancée à haute voix. Il a reconnu l'accent de Vandenberghe, le chef du groupe des « Béarnais ». Des gamins de dix-neuf ans en moyenne, mais déjà des vétérans, arborant tous une Croix de Guerre, gagnée à dix-sept ans, dans les Vosges ou la Forêt-Noire pendant l'hiver 1944-45.

Et Bos ne veut pas d'histoires. Il se contente de poursuivre l'inspection des armes. Après tout, ce n'est pas lui qui a ordonné ce tir d'essai des armes de la compagnie. C'est une idée du commandant Liberos, ancien garçon meunier, venu en Indochine pour faire confirmer dans l'active ses quatre galons des F.T.P.

Le 49e a débarqué la veille et Liberos l'a envoyé, compagnie après compagnie, exécuter un feu de salve au bord de la Rivière. Une seule cartouche par homme, cent cinquante en tout, tirées

ensemble vers l'autre côté de la Rivière des Parfums, chez ces rebelles qui, dit-on, s'y sont rassemblés.

Le capitaine Bos a reçu cette mission, et il n'a pas à en discuter avec les soldats, ni même avec les « anciens » et pas davantage avec Roger Vandenberghe qui, depuis le départ de Marseille, joue les « esprits forts ».

Rentrant son ventre dans son treillis trop neuf qui garde encore les plis horizontaux de l'Intendance, Bos arrive devant celui qui s'est permis de critiquer les ordres.

— Caporal Roger Vandenberghe, deuxième compagnie...

Le capitaine répond au salut, tout en observant le caporal. Un grand diable, avec une encolure de taureau et des mains comme des battoirs. Il se tient droit, presque trop droit, le torse rejeté en arrière, le menton haut qui fait ressortir une mâchoire impressionnante, les traits figés, la bouche convexe, les yeux mi-clos sous des sourcils en broussaille.

Bos le regarde longuement sans mot dire. Il cherche l'ironie sur le visage ingrat aux oreilles décollées, qui le domine, mais il ne lit rien dans les yeux noirs et froids. Le caporal est une montagne d'indifférence qui présente, réglementairement, son fusil à l'inspection.

Bos tourne les talons, agacé de constater que ce Mauser est l'un des plus propres de la compagnie. Il va s'éloigner, lorsqu'il se ravise, frappé par un détail.

— Mais, dis donc, tu as plusieurs cartouches dans le magasin ?

— Oui, mon capitaine, je les ai depuis l'Allemagne.

Le capitaine est désarçonné par la réponse.

— Et pourquoi ?

Placide, Vandenberghe réplique, sans sourire :

— J'ai pensé qu'à la guerre, un fusil sans cartouches...

Une seconde, Bos n'a pas été loin de partager l'opinion

du caporal. Encore que, parler de guerre en Indochine, dans les faubourgs de Tourane...

— Tu as peur, c'est ça ?

Bos espère mettre les rieurs de son côté. Mais Vandenberghe n'est pas sensible à l'ironie. Du menton, sans répondre, il montre l'autre côté de la Rivière. Côté Français, la berge est sage, nette. Une digue de terre sèche et grise où ne poussent que quelques brins d'herbe. En face, l'Asie est là, verte et luxuriante. Un mur de broussailles, un fouillis de buissons, d'épineux, de bouquets de bambous dominés par les troncs lisses et vertigineux des banyans. Une berge hostile, décourageante, que regardent, alignés comme des pipes sur un stand de foire, les cent cinquante soldats de la deuxième compagnie.

Ce tir de salve était une provocation et la remarque de Vandenberghe est l'évidence même. Mais un capitaine doit avoir le dernier mot :

— Parce que tu t'imagines que les « rebelles » vont montrer le bout de leur nez ?

Vandenberghe cesse de regarder le capitaine Bos. Son visage se durcit et son œil fixe intensément l'autre rive. Avant même de les avoir « vus », il sait qu' « ils » sont là.

Sans réfléchir, il fonce, pataugeant dans l'eau tiède de la rivière. De son bras libre, il rameute ses camarades.

Presque au même instant, venue de la berge d'en face, éclate une fusillade nourrie.

Depuis le matin, après avoir vu la « démonstration » de la première compagnie, progressant à l'abri de leur camouflage, fait de feuilles de latanier et de treillage de *caiphèn,* les Viets se sont rassemblés pour guetter l'unité suivante.

Dès les premiers coups de feu, la panique règne chez les Français, pour la plupart de jeunes recrues, débarquées la veille. Ils se dispersent, s'éparpillent, affolés.

Un massacre n'est jamais beau à voir. Il y a ceux qui tom-

bent, frappés au front, ceux qui s'effondrent lentement, touchés dans les reins et dont les jambes continuent à battre l'air, ceux qui courent en rond, les mains devant les yeux, ceux qui se cachent, qui s'allongent au hasard derrière un abri dérisoire, une touffe d'herbe, le tronc d'un arbuste.

D'autres sautent dans la rivière, s'empêtrant dans les eaux basses, parsemées de liserons d'eau, offrant des cibles bien meilleures encore.

Le tir ennemi n'a duré que quelques secondes et déjà, onze soldats jonchent le sol.

Pendant ce temps, Roger Vandenberghe court, malgré l'eau qui lui monte à mi-cuisse. Il entend, sans s'y attarder, les cris de ses camarades, les ordres des gradés, les appels des blessés. Tout en courant, il dégrafe la baïonnette du Mauser qui pend à son ceinturon et la fixe au bout du canon.

Derrière lui, à une cinquantaine de mètres, ses trois camarades l'escortent, sans parvenir à le rattraper.

Il ne se retourne pas. Il a déjà atteint l'autre berge, l'escalade, s'agrippant du bras gauche à une touffe d'herbe. D'une traction, il se hisse sur la digue, plie les genoux pour dissimuler sa haute silhouette tandis qu'il inspecte le paysage.

Très vite, il localise l'un des groupes adverses. Ils sont quatre soldats, habillés de noir, coiffés de bérets basques enfoncés jusqu'aux oreilles. Trop accaparés pour s'inquiéter d'une possible présence sur leur flanc droit, méthodiques, avec des rires aigus, ils se désignent les cibles vers lesquelles concentrer leur tir, certains que les Français ne riposteront pas.

Vandenberghe s'est redressé. Il marche sans hâte ni prudence.

Il est à vingt mètres du groupe ennemi. Mais ceux-ci ne l'ont toujours pas aperçu, ni entendu.

Il est à dix mètres.

L'homme en noir qui commande l'escouade adverse fait

un signe du bras, ordonnant le cessez-le-feu. Les hommes se lèvent, le sourire aux lèvres. Ils se congratulent, avec de grands sourires blancs sur leur visage tanné.

Alors seulement, Vandenberghe fonce sur eux. Il n'a pas de haine. Pas encore. Il agit en soldat.

Il sait simplement que dans la guerre, chacun joue sa partition, à tour de rôle et que le meilleur termine le concert.

Le gradé ennemi fait demi-tour pour s'éloigner. Il aperçoit alors le Blanc qui vient à lui, baïonnette à l'horizontale. Il a tout juste le temps d'ouvrir la bouche, mais pour cracher un flot de sang, transpercé, de plein fouet.

Vandenberghe dégage son fusil d'un coup d'épaule et, sans viser, à la hanche, cueille le second d'une balle dans la tête. Puis il réarme et abat le troisième droit entre les deux yeux. Seul le dernier réussit à se perdre dans la brousse.

Lorsque ses camarades arrivent à côté de lui, prêts à le féliciter pour son intervention et pour le bilan, ils s'entendent dire :

— Ça ne va pas. Dès demain, je prendrai le fusil-mitrailleur du groupe.

C'est une gageure. Au combat, le tireur au fusil-mitrailleur se déplace avec une charge d'environ trente kilos sur le dos. Un poste sans gloire ni repos.

Et pourtant, Roger Vandenberghe ne se dédira pas. Mieux encore, il en fera son arme préférée qu'il utilisera, en dépit de l'encombrement, comme une simple mitraillette.

Pendant ce temps, sur l'autre rive, le capitaine Bos, qui a suivi l'action à la jumelle, émet ce commentaire admiratif :

— Ce type-là ne vivra pas très vieux. Ou il ira très loin.

— Alors, tu es content ?

L'adjudant Ronan est furieux. Il tourne en rond dans la

chambrée de la section, une longue pièce crépie de blanc, sommairement meublée de quelques châlits de bois.

— J'ai l'air de quoi, avec un caporal qui n'en fait qu'à sa tête ?

Allongé sur le dos, mains sous la nuque, Vandenberghe suit, au plafond, la progression d'un margouillat, petit lézard translucide qui rampe vers une mouche noire. Le lézard s'arrête, repart, s'arrête encore, semblant dédaigner sa proie, puis une fraction de seconde, sa gueule s'ouvre et sa langue se détend, précise comme un fouet. La mouche a disparu.

Vandenberghe est fasciné. Il n'existe plus pour lui que ce margouillat tout seul, dans sa cruauté instinctive, et il l'envie d'être aussi efficace, redoutable et tranquille, jouant son rôle de chasseur de mouches sans aucun complexe, sans aucun compte à rendre à quelque adjudant.

— Je te parle !

Roger Vandenberghe tourne la tête, fait face à l'adjudant. Comment pourrait-il expliquer son intervention de l'après-midi ? Lui-même ne peut l'analyser. Il a agi par réflexe. Ronan éclate :

— Mais pour qui te prends-tu ? Tu as le droit de te faire tuer, bien sûr. Mais c'est idiot de risquer sa peau sur un coup de colère...

Vandenberghe a fermé les yeux. Les mots pleuvent sur lui, drus comme de la mitraille. Trop serrés pour qu'il puisse les renvoyer tous, un à un. Ronan évoque la colère, mais Vandenberghe sait qu'il se trompe. Il n'y avait aucune colère tout à l'heure. Est-ce qu'un margouillat qui assaille une mouche est en colère ? Il n'a même pas eu besoin d'apprendre les règles du combat pour les mettre en pratique et ses ruses ne sont qu'instinct.

— Mon adjudant, il y a quelques années, j'avais un petit chien. Je l'avais élevé tout seul, à Arthez de Béarn où j'habitais. C'était un bâtard sans race définie, avec des oreilles de pointer

et un pelage d'épagneul. Mais, la première fois que je l'ai emmené à la chasse, il n'a pas eu besoin d'être en colère pour faire son travail de chien de chasse. Il était même extraordinaire. Jamais personne n'avait vu cela. Il avançait comme une couleuvre, au ras des herbes et quand il bondissait, on aurait dit un tigre. Il vous étranglait un lapin d'un seul coup de dent, après l'avoir surpris au gîte.

— Alors, toi, tu te prends pour le chien de chasse de la guerre d'Indochine. Tu as tout compris, du premier coup ?

Vandenberghe ouvre les mains. Il répond, sans fausse modestie :

— Je ne sais pas. Peut-être que je n'ai effectivement rien compris. Mais si cette guerre est ce que je crois, alors, je pense qu'elle est facile. Dure, mais facile.

— Tu n'as pas peur des Viets ?

— Ce sont des hommes comme vous et moi. Il suffit sans doute d'être de meilleurs combattants.

— A ceci près qu'ils sont du pays et pas toi. Et puis, mon petit Vandenberghe, si les Viets étaient des types aussi « faciles » que tu le dis, on aurait pas attendu deux ans et l'arrivée du 49e pour les liquider. Les Légionnaires et les Marsouins en seraient venus à bout.

Depuis 1945 en effet, la France s'efforce de ramener la paix dans un pays troublé que les convulsions finales de la Seconde Guerre mondiale ont jeté dans l'anarchie et la violence.

Entre 1940 et 1945, malgré l'occupation japonaise, l'Indochine (1) avait été relativement calme, à l'écart des conflits. Une administration mixte — civile et militaire — compétente et efficace avait maintenu la présence française. La capitula-

(1) La Fédération Indochinoise comprenait cinq territoires : deux d'entre eux étaient « hindouisants », le laos et le Cambodge, trois « annamites », le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine.

tion de l'Allemagne, le 8 mai 1945 modifiait la situation. Considérant la IV[e] République comme en guerre contre eux, les Japonais passaient à l'action. Un coup de force, d'une brutalité sans précédent, avait lieu le 9 mai. Les soldats nippons attaquaient les casernes, internaient les civils, décapitant en quelques jours tout l'édifice français.

Dans le vide ainsi créé, les Japonais poussaient un gouvernement nationaliste vietnamien, tandis qu'ils poursuivaient les communistes réfugiés dans les maquis.

La capitulation du Japon ne mettait pas fin à cet imbroglio. Roosevelt, dont les sentiments antifrançais étaient violents, ne voulait à aucun prix que la France reprenne pied en Indochine. Ses conseillers spéciaux partis de Chine allaient rejoindre Ho Chi Minh et ses troupes dans leurs maquis et leur promettaient le soutien américain dans leur lutte pour l'indépendance.

D'autre part, l'armée française ayant été dispersée par les Japonais, il convenait de contrôler le terrain en prenant la relève des Japonais. Les Anglais recevaient le Sud en partage, les troupes de Tchang Kai Tchek, le Nord du 16[e] parallèle. Leur mission, assurer la sécurité du territoire, rassembler et désarmer les Japonais.

En Cochinchine, les Anglais devaient s'acquitter de leur tâche avec une stricte neutralité. Ne remettant pas en question la présence française dans la péninsule, ils ne s'opposaient pas au débarquement, en octobre 1945 des hommes de la division Leclerc envoyés par de Gaulle pour réinstaller la France en Indochine.

Les choses n'étaient pas aussi claires au Tonkin. Les Japonais d'abord, les Chinois ensuite, le Vietminh enfin — toujours soutenus par les services spéciaux américains — opposaient au retour de l'administration française un refus obstiné, manifesté, par le jeune gouvernement communiste de Ho Chi Minh sous

la forme d'une armée, équipée avec du matériel livré par les autorités nippones au moment de leur capitulation.

Pourtant, peu à peu, les contacts se nouaient entre Vietnamiens et représentants français. Jean Sainteny d'abord, Thierry d'Argenlieu, haut commissaire, ensuite, devaient ouvrir des négociations en vue de définir les rapports à venir. Ho Chi Minh entreprenait alors un voyage en France en septembre 1947 et, à Fontainebleau, rencontrait le chef du gouvernement, Georges Bidault.

Mais personne, en France, ne prenait au sérieux ce petit homme barbichu, au visage maigre et aux épaules étroites, mal habillé et mal nourri. Personne ne pouvait croire qu'il fût le chef d'une véritable armée qui, dans Hanoï, patrouillait côte à côte avec les troupes françaises, en vertu d'un « modus vivendi » qui autorisait les deux parties à se partager l'autorité administrative et militaire.

De retour en Indochine, Ho Chi Minh déçu était décidé à passer à l'épreuve de force. Il en faisait part à son entourage, et en particulier à Vo Nguyen Giap, responsable de la « propagande armée », c'est-à-dire chef des armées. Les deux hommes convenaient alors de tout faire pour que la situation se dégrade au point d'amener la population civile à se révolter, aidée et encadrée par les guerrilleros communistes.

Pour créer un climat explosif, le Vietminh cherchait à exploiter le moindre incident, multipliait les provocations et, dans les campagnes, se livrait à de véritables massacres des responsables de l'administration « coloniale ». A Hanoï, le colonel Fonde, chef d'état-major français, convoquait Giap pour se plaindre de ces incidents, et des violations constantes des accords du « modus vivendi ».

— Notre décision est prise, clamait ce dernier, hautain,

enfin résolu à abattre le masque courtois qu'il affichait depuis des mois. Nous ne céderons pas. Les destructions ? Qu'importe ! La politique prime l'économie. Les pertes ? Un million de morts vietnamiens. Aucune importance, des Français tomberont aussi. Nous sommes prêts !

L'affrontement devenait inévitable. Deux jours plus tard, le 23 novembre, à Haïphong, éclataient de graves troubles. La foule vietnamienne, exaspérée, prenait à partie quelques groupes de militaires isolés, attaquait le port.

Pour se défendre, la Marine ouvrait le feu. L'irréparable, dès lors était accompli. La guerre commençait.

Le 19 décembre suivant, à Hanoï l'insurrection générale était proclamée par le Vietminh. Par milliers, les guerrilleros en uniforme noir, encouragés et bientôt suivis par la populace, attaquaient les casernes, les cantonnements militaires, investissaient les quartiers européens, les villas isolées, les magasins français. Toute la nuit, la bataille faisait rage, inexpiable, atroce, avec ses viols, ses tortures et ses assassinats.

Au matin, les militaires français réagissaient. En trois jours de combats de rue, ils parvenaient à rejeter le Vietminh hors de la ville.

Alors, Ho Chi Minh et Giap donnaient l'ordre de se replier dans la brousse, au plus secret des maquis de la Moyenne Région, dans une zone de forêt et de calcaires inexpugnable, vaste bastion naturel, inaccessible aux chars et aux canons. Ils conservaient cependant le contrôle d'un certain nombre de petites villes du delta, Nam Dinh, Sontay, Langson, Hoa Binh.

A Paris, le général Leclerc cherchait vainement à obtenir une décision du gouvernement français. Mais il n'y avait plus d'autorité compétente. Après l'élection du nouveau président

de la République (1), devaient avoir lieu les élections législatives, et le futur gouvernement n'était encore qu'en projet. Georges Bidault assurait la liquidation des « affaires courantes », tandis que son ministre responsable de l'Indochine, Marius Moutet, n'était pas pressé de prendre une grave décision, celle d'opter pour la solution de force. En face de lui, Leclerc ne trouvait que tergiversations, compromis, hésitations.

Certes, à la faveur du « coup de force » du 19 décembre, il arrachait la promesse d'envoi de renforts pour l'Indochine, mais rien, en ce qui concernait les moyens aptes à rendre ces renforts opérationnels.

Se tournant vers les Américains, les Français s'entendaient répondre :

— Nous ne vous aiderons en aucun cas. Le matériel que nous vous avons fourni au titre de la défense de l'Europe Occidentale ne doit sous aucun prétexte quitter l'Allemagne. A plus forte raison pour une guerre « coloniale ».

De la même façon, aucune unité constituée ne peut être prélevée, tant en Allemagne qu'en France, qui risquerait d'affaiblir le dispositif allié.

Pendant trois ans, jusqu'à ce que de Lattre persuade Washington, engagé dans la guerre en Corée, que la défense de l'Asie passait par celle de l'Indochine, le Commandement français sera obligé de tricher. Certes, il y aura la « façade ». Des régiments, des divisions apparemment complètes sur le plan des effectifs et du matériel. Mais des unités sous-encadrées, sous-équipées, artificiellement « gonflées » par des soldats du contingent. Les personnels d'active, officiers, sous-officiers et soldats servant ailleurs, amalgamés au hasard au sein des troupes de

(1) Vincent Auriol n'était élu que le 16 janvier 1948.

l'Infanterie Coloniale et de la Légion Etrangère, dont la destination est de servir en Indochine.

Pendant trois ans, Cavaliers, Tringlots, Chasseurs et Artilleurs se battront à pied, sous l'écusson noir et rouge de la « Coloniale ».

Pour parer au plus pressé, dans les derniers jours du mois de décembre 1946, l'Etat-Major français décidait, en toute hâte, de constituer des unités de circonstance à acheminer d'urgence sur l'Indochine. L'insurrection de Hanoï avait eu lieu le 19 décembre. Le 24, à Bernkastel, on reformait un bataillon dissous, le 49e B.I. (1).

Le lendemain, 25 décembre, arrivaient les premiers gradés administratifs. Un officier d'Intendance, un médecin, un adjudant des effectifs et deux sergents, un fourrier et un cuisinier. Le « noyau » indispensable au fonctionnement normal d'une unité militaire.

Mais il y manquait l'essentiel, un commandant, des capitaines, des chefs de section et des soldats. L'Etat-Major avait demandé des volontaires. Il n'y en avait pas.

La période n'était guère favorable pour susciter des vocations. La plupart des cadres, mariés, n'envisageaient à aucun moment, et surtout pas en cette période de fêtes de fin d'année, d'abandonner le confort douillet de leurs garnisons allemandes pour aller s'aventurer, à douze mille kilomètres de là, dans un pays inconnu et malsain, pour une guerre d'ordinaire réservée aux spécialistes de l'Outre-Mer.

Alors, l'Etat-Major décida de procéder à la « désignation de volontaires ».

---

(1) Il venait du maquis et portait le nom des « Corps Franc Pommiès », du nom de son créateur.

— Chaque régiment d'Allemagne désignera un nombre précis d'officiers, de sous-officiers et de soldats, « volontaires » pour servir au 49e B.I.

Le résultat était prévisible, conforme à la logique. Les chefs de corps voient dans cette « désignation » un moyen de se débarrasser de tous ceux dont le départ ne risque pas de créer un vide irremplaçable dans leur formation. Dès le 26 décembre, les premiers officiers arrivent. A quelques exceptions près, leur niveau ne dépasse pas celui d'une médiocrité affligeante. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit d'officiers originaires des maquis et dont les galons — provisoires — leur ont été laissés sous réserve qu'ils s'en montrent dignes.

Il y a donc plus d'artisans, d'agriculteurs, de chômeurs que de Saint-Cyriens et ce 49e B.I. qui voit le jour est confié à un ancien garçon meunier du Nivernais, « colonel » FTP en 1944, nommé lieutenant de réserve en service actif et chef de bataillon à titre provisoire. Son cas n'est pas isolé. A tous ces « colonels », on a promis une intégration comme lieutenant d'active en contrepartie de leur volontariat pour l'Extrême-Orient.

Il ne peut être question, pour le commandement, d'être plus regardant sur le choix des recrues. Formé le 24 décembre 1946, le 49e est déjà prévu sur le manifeste d'embarquement du « Félix Roussel » un transport de troupes qui doit quitter Marseille le 11 janvier suivant.

L'Intendance n'est évidemment pas en mesure, en si peu de temps, de doter les soldats d'une tenue uniforme. Ils arrivent, en effet, de toutes les garnisons d'Allemagne, les Chasseurs en bleu-marine, les Artilleurs en kaki américain, les Tringlots en vert-moutarde britannique, les « Biffins » en surplus de 1940.

Pour créer un semblant d'unité au sein de ce rassemblement disparate, les services de l'Habillement parent au plus pressé. Ils se bornent à distribuer à chacun une capote de drap kaki et un calot de laine. Il est vrai qu'il fait moins 12° à Bernkastel,

et l'Intendance se soucie peu de savoir que, dans moins de trois semaines, les volontaires du 49e affronteront le soleil de la mer Rouge et la chaleur du Tonkin. Elle a cependant un sens aigu de l'économe et à l'escale du Caire, les convois « montants » échangeront avec les convois « descendants » les capotes contre des casques coloniaux.

Le caporal Roger Vandenberghe est arrivé à Bernkastel le 27 décembre, venant du 2e Bataillon de Chasseurs. Il a été affecté à la 2e compagnie du capitaine Bos et placé sous les ordres de l'adjudant Ronan, un Breton, ancien des Corps Francs, qui commande la troisième section.

Vandenberghe n'est pas seul. Il s'est présenté accompagné de trois engagés, comme lui venus des maquis du Sud-Ouest. Puel, dix-neuf ans, un grand garçon maigre au nez interminable, originaire d'Albi, Fourgoux et Subercazes, vingt ans, un Béarnais tout rond, noir de poil et de peau.

Le dernier de l'équipe, le plus discret, le plus effacé est aussi le plus âgé, vingt-deux ans. Un visage long et osseux sur un cou grêle, des épaules étroites, la taille petite. Il est le type même de l'éternel second, destiné à vivre à l'ombre d'un chef. Il l'a depuis l'enfance trouvé dans son cadet.

Albert Vandenberghe s'est toujours placé sous la protection de son frère. Très jeune en effet, ils se sont retrouvés seuls. C'était en 1936. Un autocar les avait déposés à un carrefour, sur la route d'Arthez.

Roger, neuf ans, a pris la main de son frère, onze ans. Il l'a tenue fermement pour essayer d'arrêter les sanglots d'Albert. Lui, comme il le fait depuis quelques mois, continue à se taire. Il regarde avec indifférence la longue haie de peupliers squelettiques émergeant de touyas noirs.

Hier, Paris ; aujourd'hui une campagne qui montre un visage pluvieux et rude. Rien ne peut plus atteindre Roger depuis la disparition de son père. Il lui reproche d'avoir trop parlé, d'avoir avoué sa maladie.

Si, comme lui, il avait su se taire, il ne serait pas aujourd'hui enfermé dans un sanatorium, laissant sa femme et ses fils sans ressources. Roger en est certain, si son père, un colosse Flamand, avait voulu, il aurait pu vaincre seul sa tuberculose. Aussi lui en veut-il de s'être laissé piéger par l'engrenage de l'administration sanitaire, d'avoir failli à ses devoirs de chef de clan.

Roger a profondément le sens du clan. Et sa mère, qui les abandonne ainsi aux soins d'une famille de Castillon d'Arthez, manque aussi à ses devoirs. Désormais, pour Roger, il n'y a plus que deux enfants seuls qui vivront ensemble, soudés et indifférents à tout. Que ce soit chez le fermier Lacomme à qui l'Assistance Sociale les a confiés, dans les maquis du Sud-Ouest, ou en Allemagne.

II

6 février 1947.

Un coup de foudre ne s'explique pas. Entre Roger Vandenberghe et l'Indochine, c'est le coup de foudre. Peut-être, ce « Béarnais » habitué à un horizon limité où l'œil bute sur des montagnes, a-t-il été dérouté par cette côte d'Annam morne et linéaire, paresseusement alanguie au bord d'une mer chaude et plate. Il a, plus sûrement, été conquis par cette nature où tout est paroxysme, tellement ancrée au sol, tellement vivace que même sur les poteaux télégraphiques poussent des bourgeons.

Les habitants surtout l'ont séduit, avec leur apparente indifférence, et leur sourire qui masque souvent une tranquille cruauté. Versatiles et bouillonnants, illogiques et passionnés, ils ont un fantastique dédain de la mort, mais montrent, tout aussi fou, un immense amour de la vie.

Au lendemain de l'incroyable massacre du 6 février, le 49e Bataillon d'Infanterie a enterré ses morts. Vandenberghe a suivi la cérémonie, présenté les armes aux croix blanches. Puis il est parti en patrouille.

Il ignore encore tout de l'Indochine. Il ne connaît rien à cette guerre. Pourtant, instinctivement, en deux jours, il a deviné que l'essentiel se passait la nuit.

Le jour, dans les rues ensoleillées les visages sont calmes, les gestes furtifs. Une agitation quotidienne de la cité et du marché. Les cyclo-pousses se glissent en plaisantant le long des avenues de Tourane bordées d'échoppes en plein vent à l'ombre des flamboyants. Sur les trottoirs baignés de soleil, les congaïes en tuniques à fleurs, menues et pépiantes avancent en sautillant au rythme du balancier, croisant des notables à chignon ou les lettrés impériaux aux longues robes brodées. Le jour appartient à la paix, donc à l'armée française.

Mais la nuit fourmille d'une toute autre activité, celle du Vietminh. Ceux-ci ne sortent qu'au crépuscule, se répandent dans les campagnes, les villages et les faubourgs surpeuplés de la ville. Ils agissent sans bruit, semblent être partout à la fois et lorsque le jour se lève de nouveau, plus rien ne subsiste de leur passage que les traces sanglantes laissées par les Comités d'Assassinats.

En 1947, le Vietminh n'est qu'une tendance minoritaire du Parti nationaliste. Il est encore très loin de ces divisions qui, trois ans plus tard, surgiront de la jungle, tout équipées. Pour beaucoup de ses sympathisants, le système idéologique reste vague, se réclamant d'un socialisme modéré.

Mais dans les maquis du Tonkin, les théoriciens de la révolution pensent, préparent et agissent en vue de l'insurrection générale des peuples d'Indochine. Ils savent qu'il leur faut d'abord conquérir la première place au sein de ce nationalisme vietnamien, romantique et passionné qu'ils souhaitent transformer en un mouvement dynamique et révolutionnaire. Il est donc indispensable d'éliminer les mous, les rêveurs et les intellectuels.

Il faut aussi conquérir les populations et, en premier lieu les priver de leurs élites traditionnelles, les propriétaires, les notables, tous ceux qui constituent un obstacle à l'encadrement communiste. Privées de ses têtes, la population suivra les ordres des *can bô,* ces fonctionnaires du Parti formés à Prague et à Moscou.

— Il y aura un million de morts a affirmé naguère Vo Nguyen Giap. Ses Comités d'Assassinat réalisent d'entrée une partie de cette prophétie.

En 1947, le Vietminh n'a donc pas véritablement d'armée, ni de maquis organisé et son emprise sur le pays est loin d'être totale. Il ne dispose que de quelques bandes, sans lien entre elles, formées le plus souvent par d'anciens auxiliaires annamites des troupes japonaises qui ont fui les camps d'internement.

Mais Giap a constitué des réseaux d'espionnage et des groupes d'action terroriste. Il va en faire son premier outil de guerre.

Pour conquérir le pays, il faut mobiliser les foules. Quelle meilleure arme que la peur ? Pas une peur vague et abstraite d'éventuelles représailles, mais une terreur physique, quotidienne, absolue. Le terme même de « comité d'assassinats » n'est pas décidé au hasard. Il participe à la campagne d'horreur.

Une horreur qui s'installe, qui déferle sur l'Indochine. Le Vietminh tue. Férocement, avec une détermination logique et froide. Un massacre inhumain. Point n'est besoin pour eux de frapper juste. Il suffit de frapper fort. N'importe qui.

Et tant mieux si la victime — baptisée « Vietgiam », traître — est innocente. Ceux qui sont moins innocents redouteront un châtiment plus sévère, d'une cruauté encore plus raffinée. Ils se cachent ou ils fuient. En tous cas, ce qui est plus grave, ils rompent tout contact avec les Français.

Le comité arrive un soir dans un village. Il siège toute la nuit et condamne. Une seule peine, la mort. Alors, le coupable est éventré au coupe-coupe. Parfois, ce sont des familles entières

qui sont ainsi égorgées, chacun de ses membres assistant à l'agonie de l'autre. Au matin, les corps sont abandonnés au hasard, sur les diguettes, afin que la population et les soldats français voient et méditent.

La rizière s'engraisse de cadavres, les rivières en charrient jusqu'à la mer.

Un massacre à l'asiatique avec des raffinements inouïs. Le Vietminh fait preuve d'une invention dont la cruauté surprend les Français et les frappe de colère ou d'épouvante. Souvent les patrouilles trouvent des morceaux humains répandus sur les pistes, parfois même jusque devant la porte des postes militaires.

Au Vietnam, on aime couper en morceaux.

Cette campagne d'assassinats atteint son but. Le Vietminh arrache la complicité — sinon l'adhésion — d'une population terrorisée. De petits groupes restent sur place pour l'entretenir. Ils minent les routes, lancent des grenades sur les marchés qui n'atteignent que leurs compatriotes, exceptionnellement un soldat français isolé. Mais dans l'immédiat, l'important est d'engluer les Français dans cette population qui les entoure, qui va les espionner, les paralyser, qui les étouffera au moment de l'insurrection générale.

Pour sortir de cet isolement, les Français doivent en même temps purger le pays de ses guérilleros en les traquant au cours d'opérations offensives, et protéger les populations en bâtissant des postes aux abords des villages.

Mais au cours de leurs opérations, ils ne côtoient que des paysans muets comme des tombes et ne frappent que le vide. Quant aux postes, ce ne sont, la plupart du temps que des constructions dérisoires — paillotte, terre sèche et bambou — qui isolent leurs garnisons bien plus qu'elle ne les abritent.

— Il faudrait vivre la nuit, explique Vandenberghe à l'adjudant Ronan, dans les villages, prendre la place du Vietminh.

Je suis certain que nous avons affaire à de petits groupes, et des patrouilles composées de six hommes devraient pouvoir les accrocher et les anéantir.

— Avec quels effectifs ? Tu as vu les soldats ? Vingt ans tout juste et ils ne savent même pas tenir un fusil. Ils ne connaissent pas le pays, ils ne parlent pas la langue. Comment leur demander de surclasser les Viets qui, eux, sont partout chez eux ?

Vandenberghe s'obstine.

— Il doit y avoir une solution.

L'adjudant Ronan sourit :

— Et c'est toi qui va la trouver ?

— Moi, répond-il, je veux me battre. Je ne suis pas un touriste et si je vais en patrouille c'est pour trouver des Viets. Pas pour bronzer.

Ronan dévisage le jeune caporal. Perplexe. Il se demande jusqu'à quel point Vandenberghe ne bluffe pas.

— Ecoutez-moi ce bleu, ricane-t-il. Ça n'a même pas de barbe au menton et ça veut jouer les anciens...

Vandenberghe pâlit. Son visage lisse, exempt de barbe est ordinairement un sujet de plaisanterie qu'il vaut mieux ne pas aborder. Tous ses camarades le savent. Mais le caporal se domine. Il répond, d'une voix contenue :

— Les Viets non plus n'ont pas de barbe, mon adjudant. Ça ne les empêche pas de vous flanquer les jetons...

— Les jetons, moi ? Si c'est ça que tu crois, j'enlève mes galons et on peut voir qui a peur de l'autre...

Vandenberghe se détourne. Il aime bien son chef de section et se voit mal en train de « s'expliquer » avec lui.

— Venez plutôt en patrouille avec mon groupe, propose-t-il. Il y a de la place pour ceux qui n'ont pas peur...

Il fait nuit. Silencieusement, le groupe Vandenberghe a quitté l'école annamite où la deuxième section est installée depuis une semaine. Albert Vandenberghe ouvre la piste, avec sa silhouette étriquée, il peut facilement passer pour un Viet. Roger se tient lui-même immédiatement derrière, son fusil mitrailleur sur l'épaule, retenu par le canon.

A la suite viennent l'adjudant Ronan, Puel et Subercazes. Saureil ferme la marche. Il a des yeux de chat et peut détecter une présence suspecte à cent mètres même par nuit noire.

Avant de partir, Vandenberghe a réuni ses camarades :

— Nous allons d'abord visiter Phuoc Lam. C'est un petit village à trois kilomètres au Nord. Je connais très bien le garde-champêtre, le « Pho Ly ». Un vieux bonhomme très gentil, un ami, qui a promis de me trouver un guide pour aller jusqu'à Kiem Bong, six kilomètres plus loin. Il prétend qu'il y a là-bas en permanence cinq ou six « policiers » Viets.

La patrouille progresse normalement, sur la piste bordée d'herbes hautes et d'aréquiers nains. A droite et à gauche, immobile, la rizière émet une étrange lueur blafarde, phosphorescente, de vase en décomposition.

— Stop.

Bras tendu à l'horizontale, Albert arrête la patrouille. Instantanément, tous les hommes s'accroupissent, le fusil braqué. Ils écoutent, mais n'entendent que le hurlement rauque des crapauds-buffles au ras de l'eau.

— Tu as vu quelque chose ?

— A cinquante mètres, il y a un type allongé.

— Va voir.

Albert se précipite courbé en deux. Quand il revient, il a une main devant la bouche, incapable d'articuler un mot.

— Alors ?

Albert secoua la tête, puis il se détourne et vomit dans l'herbe.

— Qu'as-tu vu ?

— Le Pho Ly. C'est dégueulasse.

Roger Vandenberghe fait quelques pas, se penche et, du bras, appelle l'adjudant.

Le spectacle est atroce. Toute la nuit précédente, le Pho Ly a été torturé. A tour de rôle, les habitants du village ont été contraints de lui enfoncer dans la tête de longues aiguilles de bambou durcies au feu. Et, au matin, lorsqu'il n'avait plus un centimètre de peau intact, les Viets lui ont coupé le cou. Puis ils l'ont déposé sur la piste, la tête mutilée entre les mains posées sur l'estomac.

— Que fait-on ? demande Vandenberghe, plus par déférence envers le chef de section que pour solliciter un ordre. Il est, de toute manière, décidé à agir.

— On y va, répond Ronan.

Vandenberghe distribue les missions :

— Albert et Subercazes, vous allez me coincer le village par l'est et virer toutes les paillottes. Rassemblement de tous les habitants sur la place. Puel et Saureil, même chose par l'ouest. Avec l'adjudant, on va prendre la piste.

Le groupe se met en route. Au passage, Vandenberghe ramasse la tête dont les yeux et la peau ont déjà été rongées par les fourmis rouges, des bestioles grosses comme des abeilles, attirées par l'odeur du sang.

Quand il pénètre dans Phuoc Lam, les habitants sont rassemblés, troupeau craintif et calamiteux, frileusement serré en rond. Les femmes tremblent, les enfants crient et les hommes, courbés en avant, saluent comme ils peuvent les Français qui les poussent du canon de leur fusil, à la lueur des torches confectionnées avec des feuilles de latanier, prélevées au toit des paillottes.